

NOS LENDEMAINS QUI CHANTENT

ENFIN, LES VOILÀ I...

Je cours en ville, je ne vois plus les grands drapeaux à croix gammées, plus de sentinelles boches où depuis des années, nuit et jour, elles montaient la garde, plus un Fritz à l'horizon ! Les lourds tabliers des ponts Haudaudine et de la Madeleine sont écroulés en Loire. Je réussis à gagner le pont de Pirmil aussi coupé. J'aperçois, de l'autre côté du fleuve, des Schleus casqués, mitrailleuses et canons braqués. Nous sommes donc libres, finie l'Occupation ! Quel bonheur, je me joins aux groupes qui arrachent tout ce qui est écrit en gothique et qui font des feux de joie avec les panneaux de signalisation boches.

Les Américains ne sont toujours pas là, mais on acclame des résistants, une croix de Lorraine sur leurs brassards tricolores qui s'installent à la Mairie, la Préfecture. Timidement, des drapeaux français se déploient. Des colonnes vengeresses détruisent les locaux des groupes collabos. Elles saccagent les boîtes de nuit, les restaurants du marché noir qui accueillait les Frisés à bras ouverts. Elles chassent les «collaboratrices» Dès qu'un doigt accusateur désigne une femme bien habillée, bien coiffée, trop maquillée et crie: «Cette salope servait de paillasse aux Boches, et menait la grande vie, quand on crevait de faim !»

Sans discussion ni vérification, la foule s'en empare: vêtements arrachés, crâne tondu, rasée de partout. La belle fille se métamorphose en un être bien minable, promené dans les rues sous les regards hostiles et les insultes. Des avant-gardes canadiennes essaient bien de les retirer des griffes des civils. Mais devant l'indignation et les explications de la multitude, elles lui rendent ses proies.

Spontanément, des groupes traquent les collabos. Ceux qui s'affichaient avec les «Vert de Gris», ceux connus pour leurs actes favorables aux occupants, ceux qui ont des morts de résistants sur la conscience. Hélas, les grosses légumes ont fui dans les fourgons des occupants Il reste le menu fretin qui se terre. Malheur en ces heures de fièvre à ceux retrouvés, la justice peut être expéditive !

Mais ces représailles spontanées sont rares chez nous. Très vite, les collabos, en instance de jugement, remplacent dans leurs cellules les prisonniers politiques libérés. C'est vrai, des exécutions sommaires, des règlements de compte ont lieu à la Libération. Pouvait-il en être autrement quand pendant 1 500 jours nous avons subi tant d'injustices, de tortures, de fusillades. Ces quelques jours d'excès sont sans commune mesure avec les atrocités des Nazis et collaborateurs commises cinquante interminables mois contre les opposants, les résistants, les Juifs.

Enfin, les voilà !... Après les Anglais, les Allemands, les Américains qu'on attendait depuis si longtemps entrent dans Nantes. Entièrement motorisés, leurs interminables colonnes de chars, auto-chenilles, canons tractés, leurs phénoménales quantités de jeeps, dodges, G.M.C., camions nous stupéfient. Leurs tailles de double mètre déplié, leur allure dégingandée, leur teint rose d'êtres richement nourris nous étonnent, le côté fonctionnel de leur équipement individuel nous émerveille. Nous comparons leurs souples rangs aux godillots cloutés de nos troufions. Nous envions leurs chemises cintrées, leurs si pratiques blousons, leurs confortables canadiennes, leurs treillis aux multiples poches. Tout est en belle laine et beau coton d'avant-guerre, ce n'est pas notre ersatz de tissu Leur opulence nous sidère par les inimaginables quantités de nourriture qu'ils possèdent et distribuent généreusement chocolats, sucre, café, biscuits, conserves, cigarettes, chewing-gum !

Mais on ne peut dire que nos libérateurs soient accueillis dans une folle allégresse. Bien sûr, nous sommes ravis de les voir, heureux qu'ils nous aient débarrassés de l'insup-

portable occupation nazie. Mais nous n'avons pas oublié les scènes d'horreur des bombardements et surtout nos innocentes victimes. De nombreux Nantais gardent une attitude réservée, ils ne s'agglutinent pas autour de leurs véhicules pour bavarder, leur chiner cigarettes et nourriture comme font certains. Trop de mamans se souviennent du prix payé. Elles ne se précipitent pas embrasser les soldats de cette armée qui a détruit leur maison, tué un être cher Les rationnels, ceux qui n'ont rien perdu, affirment:

-Ces bombardements à haute altitude ont beaucoup réduit la production de guerre allemande. Sans le prodigieux effort de fabrication américain, sans le sacrifice de leurs soldats en Normandie, combien de temps encore aurait duré l'Occupation ?

C'est vrai, mais le coeur meurtri des mères n'entend pas ces arguments. D'ailleurs même les Américains s'étonnent des dégâts causés par leurs raids.

Après ces quatre années de lutte clandestine, rares sont les patriotes ayant survécu aux arrestations et déportations. Curieusement, la Résistance se grossit, de nombreux maquisards du dernier quart d'heure, d'ouvriers de la onzième heure. Ces éternels opportunistes sentent le vent tourner, flairent les bons postes à prendre, se dédouanent d'une collaboration passée. En une nuit, que beaucoup tournent leur veste !...

En quelques heures bascule l'idéal de notre société. Hier, il fallait être de droite, collaborateur, pétainiste, pour la Révolution Nationale. Aujourd'hui, il est de bon ton de s'afficher de gauche, résistant, gaulliste, pour la République, les Alliés, les Russes et anti-Boche. Hier, vitrines et boutons s'ornaient du portrait du Maréchal, de la francisque. Aujourd'hui, c'est le Général et la Croix de Lorraine. Les communistes honnis hier sont fêtés maintenant. Le pro-nazi journal le «*Phare*» est remplacé par la «*Résistance de l'Ouest*», déclarations, tracts, articles changent leur phraséologie. Nos ennemis d'hier redeviennent nos alliés et les Nazis nos adversaires. Après avoir été fils de bagnard, d'un pestiféré rouge qui doit beaucoup souffrir pour racheter ses fautes, me voici d'un coup fils de héros, résistant de la première heure. A part le paiement d'allocations militaires, ça ne modifie pas ma vie.

Après quelques jours de folie, avec l'installation des résistants aux postes clés, un embryon d'administration se met en place, la majorité des Américains part chasser les Fritz. Cahin-caha, notre vie continue et s'organise, je reprends mon apprentissage dans un atelier de l'école LIVET repliée. Mais si nous sommes libres et ravis de l'être, si les bombardements et alertes sont terminés, si nous parlons sans crainte des dénonciations, notre existence ne change guère. Ce n'est pas la vie de château ni la belle époque d'avant-guerre dont nous rêvions.

Avis à la population et aux F.F.I., ce 21 août 1944

«Un tiers de notre département est encore sous le joug étranger. L'état de siège est toujours en vigueur, le couvre-feu reste maintenu de 22 heures à 5 heures. La sortie de la ville ne se fait qu'en cinq points. Tout acte de pillage, toute opération de justice individuelle seront réprimés avec une rigueur impitoyable. Aucune arrestation, aucune perquisition, aucune réquisition ne peut s'effectuer sans l'ordre des Autorités préfectorales ou militaires. Aucune affiche Politique ou administrative ne sera apposée sans l'accord du maire. Il est défendu de porter des appareils-photo et des jumelles. Il est interdit à toute personne résidant hors de Nantes d'y revenir ou d'y rapporter ses meubles, aucun ticket ne lui sera distribué.»

Car la guerre continue 35 000 Allemands, repliés autour de la base de Saint-Nazaire, sont à vingt kilomètres de Nantes. Cette nouvelle ligne du front où s'échangent duels d'artillerie et tirs de mitrailleuses s'étend de Pornic à la Vilaine¹. D'autres «poches» contrôlent les ports de Lorient, La Rochelle, Rochefort, Royan. Face à ces vaincus assiégés, nos jeunes soldats vainqueurs font piètre figure. Face à ces Boches bien nourris, à ces professionnels de la mitrailleuse, aguerris par des années de batailles, nos volontaires F.F.I., mal équipés, mal armés, mal chaussés, manquent de tout. Affaiblis par des années de sous-alimentation, sans entraînement sérieux au combat, leurs pertes sont très lourdes.

¹ En passant par Saint-Père-en-Retz, Cordemais Bouvron, le Canal de Nantes à Brest.

Comme beaucoup de jeunes, je veux m'engager avec eux, devenir soldat, faire payer à l'ogre nazi nos souffrances et le poursuivre jusque dans sa tanière.

Ma mère m'en dissuade:

-Mon gars, ton frère est mort ! Reversons-nous ton père ? Deux disparus dans la famille, ça suffit S'ils te tuent, que deviendrai-je seule, malade ? Si ton père revient, il me reprochera toujours de ne pas avoir su lui garder son dernier fils !

Je ne suis pas parti.

De plus, aucun problème économique n'est résolu. Le pays est ruiné, anéanti, saigné à blanc comme il ne l'a peut-être jamais été. Les voies ferrées, gares, locomotives, wagons sont hors d'usage. Le réseau routier est saccagé, nos camions, voitures, chevaux ont disparu. Nos aérodromes sont inutilisables. Le carburant manque. Nous n'avons plus aucun stock de quoi que ce soit. Presque tous les ponts sont coupés dont ceux de Nantes, Touaré, Mauves, Oudon, Ancenis sur la Loire. Les ports sont démolis ou occupés. Celui de Nantes, bloqué à Saint-Nazaire, a perdu 90 % de ses grues, 30 % de ses quais, le chenal est obstrué par des mines et 150 épaves de navires coulés. Sans parler des hangars, des ponts roulants, des docks, des cales des chantiers navals, des pontons, des remorqueurs détruits par les Allemands avant de fuir.

Téléphones et radios sont muets, la Poste ne fonctionne plus, le gaz, l'électricité sont coupés, le jus fourni par quelques groupes est réservé aux urgences des hôpitaux. Que peuvent nos usines écrasées, sans courant ni matières premières. Les cadres vichystes ont fui. Nous sommes isolés, sans liaison avec la capitale. L'eau n'existe que dans les puits². Faute de tout, les fermes produisent peu. Avec la sécheresse, les légumes sont très rares, comme le lait réservé aux bébés et malades. Ne parlons pas de reconstruire la ville, sans camions et engins pour déblayer les ruines ; même pour rafistoler les maisons les moins démolies, bois, pointes, ciment, plâtres font cruellement défaut. Quant aux innombrables vitres pulvérisées, l'astronomique surface de verre absolument nécessaire est introuvable.

Les restrictions subsistent, autant sinon plus strictes qu'avant. Avec les mêmes tickets, distribués par les mêmes fonctionnaires, après les mêmes queues, nous obtenons les mêmes rations de survie. Alors après l'optimisme de la Victoire, que la machine France est difficile à remettre en route ! Pourtant, nous existons et espérons toujours... nos lendemains qui chanteront !

DIFFICILE REPRISE

Si Paris se libère glorieusement avec les chars de Leclerc, si les Alliés débarqués en Provence chassent, avec l'aide des maquis, les Allemands jusqu'aux Vosges, la Wehrmacht défend farouchement son sol. Hitler mobilise les adolescents de quatorze à seize ans, les anciens combattants, les blessés, les mutilés, les sourds même. Ainsi la guerre ne finit pas et nos quinze cent mille prisonniers, nos sept cent mille requis, nos trois cent trente mille déportés ne rentrent pas d'Allemagne ! Le courrier ne passe plus, nous sommes sans nouvelle d'eux !

Le Général de Gaulle donne priorité absolue à la guerre. Tant pis pour les civils, que représentent-ils dans le conflit ? Comptabilisent-on jamais leurs souffrances ? Ils attendront encore combien de temps ? Il faut reconstituer l'Armée, y intégrer les F.F.I. et F.T.P., mobiliser les jeunes classes, équiper, loger, nourrir, armer, entraîner tous ces soldats. Libérer tout le territoire, battre les Allemands, puis,, les Japonais, reconquérir nos colonies d'Afrique, d'Asie, l'Indochine ! Quel beau programme !

En attendant, des troupes de prisonniers allemands sont rassemblés dans les camps et casernes. Que ces blonds aryens -qui paraissent si glorieusement en vainqueurs... il y a quatre ans, sont moches en vaincus derrière des barbelés ! Sales, barbus, maigres, affamés, sans calot ni ceinturon, leurs uniformes disparates déchirés, terreux.

² L'eau de Loire servie aux robinets n'est toujours pas potable.

Qu'ils ressemblent comme des frères aux prisonniers français de 40, désœuvrés, mains au fond des poches. Beaucoup sont âgés. Ils partent remplacer nos absents dans les fermes ou l'on voit leurs capotes défraîchies courbées sur nos champs !

les Alliés débarquent de prodigieuses quantités de nourriture, carburant, munitions, matériel. Mais ils sont pour la guerre, pour leurs combattants, pas pour les civils. Nous vivons à l'heure américaine ! Mais si nos deux mondes se côtoient, qu'ils sont différents ! Le nôtre, c'est l'austérité, le rationnement, le leur, l'opulence, le gaspillage. Nous allons partout à pied, ils circulent toujours en voiture. Nous avons si peu, ils ont tellement, qu'un gros trafic s'organise autour d'eux. Ils vendent ou troquent leurs vêtements et équipements. Pour nous qui allons presque cul nu, le grand chic c'est de se procurer leurs tenues. Ainsi G.I., F.F.I., civils se retrouvent avec les mêmes uniformes kaki.

Certaines rations U.S. sont des cadeaux relatifs. Leur lait en poudre, distribué aux enfants, est difficile à dissoudre sans grumeaux. Leurs œufs en poudre donnent une pâte jaunâtre loin du goût d'une bonne omelette Leurs saucisses au soja sont du caoutchouc fade. Quant à notre pain, il est jaune ! Nos acheteurs aux U.S.A. auraient confondu en anglais «maïs» avec «blé» i..

Mon vélo est mort, mais j'ai bien faim. Nous partons un samedi avec Henri au ravitaillement chez ma tante, trente kilomètres à pied !

Traverser les deux bras de Loire avec les ponts coupés est tout un poème. Au premier, une passerelle joint les deux parties du tablier écroulé. A l'ex-pont de Pirmil, nous faisons la queue et grimpons dans une barque. Le chargement des femmes, des vieillards, des vélos et objets divers prend beaucoup de temps. Même corrida pour descendre. Avec nos sacs à dos anglais, mes vieux brodequins, on nous prend pour des F.F.I. montant au front à vingt kilomètres

Nous attaquons... la route. A part quelques piétons, cyclistes, charrettes et brouettes, nous sommes presque seuls. Quel calme Les vignes bien vertes s'étalent à perte de vue, sous un ciel très bleu. Nos vieilles grolles résonnent en cadence, nous marchons gaillardement et chantons tout ce qui nous vient aux lèvres, l'estomac vide, mais la tête extrêmement lucide.

Nous sommes très bien accueillis à Vallet. Vingt fois, nous racontons la fuite des Boches, l'arrivée des Américains, notre vie actuelle. Nous percevons l'inquiétude de certains paysans. Que va-t-il advenir de leurs lessiveuses de billets vichystes ? A quel pourcentage de leur valeur seront-ils échangés ? Nous repartons le dimanche, le sac et l'estomac lestés de bonnes choses. Seulement, les kilomètres sont plus longs ! Nos pieds nus se gonflent d'ampoules, surtout ceux d'Henri dans ses chaussures, gauches et dépareillées. Sans caleçons, nos cuisses frottées par les coutures du pantalon s'échauffent. Enfin, après une laborieuse traversée des ponts, nous retrouvons la maison.

Pour attaquer l'hiver qui s'annonce rigoureux, il n'est pas envisagé de distribution de charbon ! Le bois est rare, j'en récupère et ramène un peu de l'usine dans ma remorque³. Dans nos foyers sans feu, des milliers de fenêtres sont toujours sans vitres, les portes joignent mal, les délestages d'électricité et coupures de gaz sont fréquents. Nous ne touchons par mois que 180 grammes de matières grasses, 15 grammes de café pur, 2 kilos de patates. Les grosses entreprises distribuent à leur personnel quelques pâtes et haricots. Le ministère du Ravitaillement durement attaqué ne sait où trouver les viandes et blé pour seulement honorer nos minces rations. Des paysans mécontents des rituelles taxations et réquisitions, continuent leurs abattages clandestins et ventes au marché noir.

Les lettres anonymes reflourissent... Les Autorités répliquent : «*Toute dénonciation non suivie de l'identité de l'expéditeur sera brûlée.*» Lentement, les réfugiés rentrent. Mais où loger les sinistrés dans notre ville détruite ? La crise du logement est très aiguë. On s'en-

³ Vendu au personnel.

tasse dans les maisons restantes. Nous hébergeons Victorine⁴. Le ministère de la Reconstruction s'est installé dans un château, mais nous n'en sommes qu'au stade du déblaiement. Seuls quelques dizaines de baraques préfabriquées sont élevées. L'éclairage public manque toujours. Soirs et matins, nous circulons dans nos rues noires, au milieu des habituels gravats et ruines.

A l'usine, ouvriers, apprentis, manœuvres, chefs d'équipe pelle en main dégageons les décombres. Un atelier voisin commence à réparer des locomotives. Malgré les nombreuses heures supplémentaires, la production est faible. Moteurs et machines sont archi-usés. Les matières premières manquent toujours comme le charbon et l'électricité. Nos trams reprennent un service réduit de 7 à 19 heures. Des trains circulent mais ne transportent que des marchandises. Des navires coulés dans le port sont renfloués, des grues sont réparées.

Nous n'avions jamais imaginé une reprise si longue, ni que la guerre se prolongerait tant. Dans la poche de Saint-Nazaire, 120 000 Français vivent toujours sous l'occupation nazie; encore plus malheureux que nous. Quelques milliers de ces «empochés» évacués étaient restés trois semaines sans pain ! Les jeunes F.F.I. veillent et dorment dehors par moins dix avec une seule couverture. Ils n'ont qu'un équipement misérable, pas de capote, des armes dépareillées. Ils réclament des baraquements, des chaussures, des armements lourds.

TOUJOURS LES MÊMES TRINQUENT

A l'Est, les Soviétiques progressent à pas de géants. Ils pénètrent en Yougoslavie, délivrent Belgrade avec les partisans de Tito. La Bulgarie est envahie, la Hongrie atteinte. L'Armée Rouge s'enfonce en Moldavie. Très vite, Bucarest et 'presque toute la Roumanie sont conquis. Au Nord, les Pays Baltes occupés, ils entrent en Prusse Orientale. Par contre, dans leur offensive en Pologne, ils n'ont plus bougé de la Vistule. L'armée secrète polonaise, insurgée pour libérer Varsovie des Hitlériens, s'est fait massacrer après une lutte héroïque. La capitale est morte, des centaines de milliers de Polonais sont tués.

Commandées par De Lattre de Tassigny et Leclerc, nos deux divisions blindées chassent sous la neige les Allemands de Belfort, Strasbourg et Metz. La Belgique est totalement libérée. Soudain, dans les Ardennes⁵, par un temps épouvantable, la bête nazie rassemble ses dernières forces, contre-attaque durement et progresse de 60 kilomètres. Les Alliés, affolés, contiennent la percée, la résorbe. Les fronts de l'Ouest et de l'Est se stabilisent. Je n'avance plus mes petits drapeaux.

Aux cours, c'est curieux comme nos profs ont changé leur stylo d'épaule. Avant, ils nous enseignaient: Le Message du Maréchal, du 25 juin 40: «*J'ai fait à la France le don de ma personne !*»... Maintenant, c'est l'Appel du 18 juin 40 du Général: «*La France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre !*»... L'État français, le retour à la terre, la conspiration judéo-bolchevique sont tombés aux oubliettes. A présent, sont à l'honneur: la République, les hauts faits des Anglais dans la bataille de Londres, ceux des Russes à Stalingrad, des Américains en Normandie, des maquisards et F.F.I. en France, de Leclerc et des F.F.L. en Afrique.

Les prix montent toujours, les salaires ne suivent pas leur flambée. Pendant que les restaurants chics s'enrichissent encore avec les Américains et les Français fortunés, les résistants et travailleurs sont amers. Ils réalisent que les misères et difficultés du conflit ne sont pas équitablement partagées, que surtout les petits, les ouvriers les supportent, qu'en toutes circonstances toujours les mêmes trinquent. Pendant que les inamovibles privilégiés toujours en place accaparent bonnes situations, honneurs, richesses, les pauvres sont toujours pauvres. Qu'en un mot, avant, pendant, après la guerre, ce sont encore les

⁴ Sinistrée et toujours sans toit.

⁵ En janvier 1945.

mêmes qui s'échinent et serrent leur ceinture, encore les mêmes qui profitent et mangent à leur faim !

Après quatre ans de Gouvernement Vichyste, avec la Libération, les travailleurs et résistants espéraient : une nouvelle société, la participation des ouvriers à la gestion du pays, la confiscation des biens des traîtres, l'arrestation des patrons collabos et la nationalisation de leurs usines. Ils exigent aussi l'accélération de la Reconstruction, l'indexation des salaires sur les prix, l'amélioration du ravitaillement. Déçus de voir leurs revendications ignorées, leurs colères éclatent. Je participe à mes premières grèves et manifestations.

En longs cortèges, venus de tous les chantiers navals et usines, les ouvriers descendent dans la rue, poings brandis, avec quelle force ils scandent «*l'Internationale*», lancent la «*Jeune Garde*». Puis les travailleurs, furieux, envahissent les locaux du ministère du Ravitaillement, saccagent les restaurants du marché noir, manifestent devant la Préfecture, se heurtent aux gardes mobiles, échangent cailloux contre grenades lacrymogènes. J'assiste à mes premières réunions où des résistants insatisfaits des quelques centaines de procès en cours nous parlent d'épuration.

«Les juges des Cours Martiales Françaises qui ont condamné à mourir tant de milliers de patriotes. Tous ceux qui leur ont si généreusement distribué d'innombrables années de prison et de bagne, sont-ils à leur tour inquiétés ? Non ! Et les miliciens pourchasseurs et tortionnaires de maquisards, et les policiers, les fonctionnaires zélés qui ont arrêté, déporté des centaines de milliers de résistants, de Juifs de travailleurs, les emprisonne-t-on ? Si peu ! Et les collaborateurs, les membres des mouvements pro-nazis, les S.S. français, les recherche-t-on activement ? Très peu ! Et les diplomates, hauts fonctionnaires vichystes qui ont organisé, défendu la politique du Maréchal, combien sont licenciés ? Quelques-uns !

«Et ces journalistes qui quotidiennement nous assenaient leurs mensonges écrits ou parlés, sont-ils poursuivis ? Rarement ! Et ces patrons qui travaillaient si activement pour les Boches, sont-ils arrêtés, leurs biens confisqués ? Seulement quelques-uns ! Et les gros trafiquants du marché noir, les combinards qui pillaient le pays pour les Allemands, leurs fortunes et biens sont-ils saisis ? Non ! Et ces hommes d'Église qui encensaient le Maréchal et soutenaient sa politique, sont-ils renvoyés méditer dans un monastère ? Même pas : De plus les collaborateurs qui au départ des Boches tremblaient pour leur vie sortent maintenant de leurs cachettes. On ne les menace que dans les discours, les jugés sont condamnés à des peines dérisoires, à «l'indignité nationale». Les voilà qui nous attaquent même vivement, nous les résistants ! Un comble !»

Enfin, dans un atelier déblayé et sommairement équipé, nous attaquons la révision des moteurs électriques récupérés. Le portail détruit est remplacé par une bâche. Par le toit rafistolé, neige, froid, courants d'air circulent comme chez eux. Quand il gèle à moins huit dehors nous travaillons avec zéro dedans. Face à quelques braseros chauffés au bois, on se grille cinq minutes devant et gèle derrière. Puis on s'active vite, en soufflant dans nos doigts gourds. Pour des ouvriers mal nourris, l'horaire est de soixante heures par semaine. Suite à une nouvelle vague de froid, de draconiennes restrictions d'électricité entraînent des fermetures d'usines.

Début 45, dans le journal paraissant toujours sur une seule page, les communiqués militaires clament : «*L'offensive russe progresse l'Oder, la Silésie atteintes. Les villes allemandes s'écroulent sous des tapis de bombes. On parle de dizaines de milliers de morts à Dresde*»

En avril 45, le front allemand s'effondre. Les Russes libèrent Prague, Budapest, Vienne, à l'Ouest où les Fritz se rendraient plus facilement aux Américains qu'aux Russes, la ligne Siegfried est franchie, la Ruhr dépassée, les villes de Cologne, Munich, Nuremberg, Hanovre, Hambourg tombent. Berlin est occupée par les Soviétiques, premiers arrivés ! Russes et Américains font leur jonction, c'est la fin ! Truman, Staline, Churchill, De Gaulle annoncent la reddition inconditionnelle de toutes les forces nazies. Un grand titre barre toute la première page de tous les journaux : «L'ALLEMAGNE A CAPITULÉ !»

LA GUERRE EST FINIE I

Quelle inoubliable date ce 8 mai 1945 ! Après cinquante-six mois d'incalculables misères, il est là, ce grand jour si longtemps attendu, dont on a tant rêvé. Les prisonniers vont rentrer. Partout, les drapeaux tricolores claquent gaiement. A toute volée, les cloches emplissent le ciel de leurs carillons joyeux, de tous les bureaux, usines, maisons, des foules jaillissent, convergent vers le centre, deviennent des marées humaines qui envahissent les rues, inondent les places.

Un vent de folie souffle sur Nantes. Sans se connaître, des gens se tutoient spontanément, se serrent les mains, se congratulent, s'embrassent. De belles inconnues vous paillent comme si on se fréquentait depuis toujours. Oubliant toute retenue, des messieurs bien, des dames chics gambadent comme des gamins, jettent leurs chapeaux en l'air et crient :

-La guerre est finie, vive la paix, vive la vie ! Hourra !...

Ici, une mémé pleure, claque des mains et chante toute seule. Là, un grand-père danse soutenu par ses deux filles. Ailleurs, un petit vieux paralysé, porté sur le trottoir, est fou de joie, il va revoir son fils avant de mourir. Moi aussi l'espoir m'emporte, mon père va revenir, que nous allons être heureux ! Nous ne voyons plus les sinistres ruines. Nous avons eu si peu d'occasions de rire, nos facultés de nous amuser ont tellement été refoulées qu'aujourd'hui elles explosent.

Des mystiques aux anges, groupés autour d'une croix, remercient Dieu par d'enthousiastes cantiques. Portés en triomphe au milieu des ovations de la foule en délire, des soldats français, des marins Alliés rayonnent de bonheur. "On les a eus !". Pas de têtes faisant grise mine, l'allégresse est dans tous les coeurs. Les yeux sont radieux, les visages comblés de joie. N'importe quelle plaisanterie ou grimace déclenche le fou rire. Jeunes et vieux, enfants et adultes n'ont plus d'âge, personne n'est spectateur, tous participent.

Main dans la main, des groupes se rassemblent, des cortèges s'improvisent, parcourent les rues, sillonnent les places, chantent à pleins poumons. Emmenées par de gais lurons, des chaînes serpentent, entrent et sortent des bars, grimpent et descendent les escaliers. Des monômes se forment, se croisent, glissent entre les gens. Des farandoles sautillent derrière un accordéon. Des rondes tournent follement : «*Qui marierons-nous ?*». Et l'on s'embrasse gaillardement. On boit gratis aux barriques mises dehors par des cafetiers. Mais nous sommes plus ivres de joie que de vin.

De nuit, la fête continue de plus belle. Armée de torches, de lampions, de tambourins, l'énorme foule en liesse s'ébranle derrière les fanfares pour la retraite aux flambeaux. Bras dessus bras dessous, on se déplace comme des vagues. On danse sur place, on chante les airs joués, on chahute, on rigole comme des fous, on nage dans la gaieté, on communique dans l'euphorie.

Après avoir gambadé, sauté, couru, autour des feux de joie. On danse partout, sur les places, aux coins des rues, dans les cafés. Des bals s'improvisent autour d'un accordéon, d'un violon. Au son des binious et bombardes s'ébranlent les gavottes, ridées et jabadaos. Privés d'instruments, des partenaires rythment la mesure en chantant en chœur, pendant que les sans cavalières claquent vigoureusement des mains, Des couples s'éclipsent, des filles prouvent à leur manière leur reconnaissance aux soldats.

La fatigue n'existe pas. Malgré les extinctions de voix, la nuit blanche, un monde fou se retrouve le lendemain et à nouveau dans une folle gaieté démarrent, cortèges, chaînes, monômes, rondes, danses, chahuts, gambades. Et l'on chante des heures durant, à perdre haleine : romances populaires, chansons à boire, couplets de paix, rythmes de carnivals, refrains de marins, rengaines paillardes, airs classiques, hymnes joyeux, mélodies d'opérettes. Trois jours et trois nuits, la triomphale fête a duré, animée par tous, dans une extraordinaire allégresse, comme on n'avait jamais vu et qu'on ne reverra sans doute jamais et qui fera de ce 8 mai 1945 une des plus belles dates de notre vie !

Les Français libérés en Allemagne commencent à rentrer lentement. Après dix mois d'angoissant silence du père, nous recevons enfin une carte imprimée avec trois lignes cochées sur six: «*Je suis sain et sauf- J'écrirai bientôt. - Je rentrerai dès que possible.*»

Puis une courte lettre arrive

«Libérés par les Américains, après de gros bombardements, nous restons en quarantaine à cause du typhus. Nous circulons librement dans la prison mais n'en sortons pas. Malgré une grande perte de poids, je suis à peu près en bonne santé et j'attends mon tour de partir. A bientôt la joie de vous reprendre dans mes bras.»

Alors depuis un mois, ma mère va tous les jours à la gare, à presque chaque train de Paris. Les prisonniers amaigris, pâles, débarquent en uniformes kaki avec calots, petites valises et musettes. Les requis du S.T.O. sont en civil. Quant aux déportés politiques, le crâne rasé, certains affreusement décharnés font peur à voir dans leurs tenues rayées de bagnards. Les trop faibles arrivent sur des civières. Ils racontent d'effroyables récits de camps de la mort où après d'horribles souffrances, de sadiques persécutions, les Nazis les exterminaient par dizaines de mille dans des chambres à gaz, des fours crématoires.

Des centaines de familles, mères, épouses, enfants, parents scrutent les visages, essaient de reconnaître leur exilé. Dans quel état sera-t-il six ans après ? Ils questionnent les arrivants :

-Avez-vous rencontré mon fils, dans tel stalag ?

Soudain, deux cris rauques...

-Paul ! Louissette !

Une valise tombe, deux corps bousculant tout se fraient irrésistiblement une trouée dans la foule, se jettent l'un contre l'autre, se serrent à s'étouffer et sanglotent de joie. Deux têtes blondes accrochées à la capote crient : «Papa» Ils contemplent extasiés ce père qui leur tombe du ciel ! Une famille radieuse est reconstituée

Plus loin, deux grands cris : «Joseph! Maman !». Un poilu, bardé de musettes, écrase dans ses bras une petite dame grisonnante, pendant que le père rayonnant attend son tour. Ceux qui vont plus loin sont accueillis à la Maison du Prisonnier. Ma mère et tous ceux qui repartent seuls sont un peu déprimés. Ma tante nous écrit d'Angers :

«Dès que mon frère arrivera, prévenez-moi ! A presque tous les trains de Paris, nous l'attendons. Que l'on voudrait que rentrent vite tous ces pauvres gars !»

Dans certains villages, l'accueil est communal. Dès qu'un prisonnier est annoncé, le maire, les notables, la fanfare, les pompiers, la population remplissent la place. Quand apparaît très ému le revenant d'un autre monde, c'est l'allégresse générale, les fleurs, la musique, les bouteilles, les embrassades. Tous lui souhaitent la bienvenue !

Enfin, mon père télégraphie qu'il passe la frontière, qu'il arrive... Qu'il a changé en quarante-trois mois d'épreuves ! J'ai de la peine à le reconnaître et à superposer sa nouvelle figure sur l'ancienne. Les cheveux ras et grisonnants sur des yeux cernés, aux regards moins vifs, le corps amaigri, l'allure plus lente, lui aussi découvre... une autre femme, un fils différent. Mais qu'il est ravi !.,. Certains hommes du quartier ont beaucoup vieilli, on les reconnaît mal. Six ans d'exil ont creusé les visages, voûté les épaules, mais ils sont si heureux ! Ils posent sur tout des regards si enthousiastes.

M. Morel m'explique:

-Tu te rends compte, 43 800 heures j'ai attendu ce retour ! J'y ai tant pensé bouclé derrière les barbelés de leur putain de stalag ! Imagine ! Boire avec les copains une chopine de Muscadet au Café de la Haie-Fouassière ! Circuler librement dans les rues, retrouver le port, les odeurs de Loire, y pêcher ! M'attabler au milieu des miens. Crois-moi, mon gars, c'est le Paradis ! J'en ai fait la cruelle et inoubliable expérience.

Paradoxalement s'ils critiquent tous le **nazisme**, ils ne tarissent pas d'éloges sur l'efficacité du travail dans les usines d'outre-Rhin, l'hygiène méticuleuse des étables, la pro-

preté des villes, l'ordre et la discipline des gens, les installations sportives, le confort des logements, l'organisation des services sociaux, les autoroutes...

Prisonniers et déportés reprennent leur vie quotidienne d'hommes comme tout le monde. Même s'ils se groupent en associations et gardent à la boutonnière l'insigne de leur captivité, ils perdent la considération émue du retour. Et qu'ils ont à régler de délicates questions d'héritages, de baux, de loyers, d'emplois. Quant aux mères, et familles de fusillés, disparus, morts, elles s'isolent et cachent leur douleur

La guerre est finie On ne dénombre pas encore toutes les victimes, On parle de 50 millions, dont 20 en Russie, 6 en Pologne, autant de Juifs et 600 000 chez nous, surtout des hommes jeunes. Quand on pense à toutes les misères engendrées par ce fou d'Hitler et sa clique, on frémit. Totalisera-t-on un jour les souffrances quotidiennes vécues par les millions de combattants ?

Combattants soviétiques et allemands abattus dans les farouches batailles de Stalingrad. Assiégés de Léninegrad morts de faim. Troufions boches aux membres gelés par l'hiver russe. Marines américains descendus dans les îles du Pacifique, kamikazes japonais fauchés lors des charges suicides, tommies disparus dans les jungles de Birmanie, Italiens morts de soif dans les sables libyens. Équipages des R.A.F. et Luftwaffe tués en plein ciel. Parachutistes tombés comme des pierres. F.F.I. massacrés comme des chiens. Partisans russes et yougoslaves décapités par les fascistes, Tankistes brûlés vifs dans leur chars. Sous-marinières noyées dans leur cercueil d'acier. Matelots coulés au fond des mers. Naufragés dévorés vivants par les requins.

Et les affreuses douleurs des millions de soldats blessés, et les résistants torturés, fusillés. Et l'atroce agonie des millions de déportés, anti-fascistes, Juifs. Et les carbonisés au lance-flammes, et les déchiétés sur les mines. Et les souffrances morales des millions de prisonniers de guerre. Et les civils écrasés sous les bombes, et les affres de la faim imposées à 300 millions d'Européens. Et l'Europe ensevelie sous tant de ruines

Mais le carnage est terminé Nous vivons dans l'extraordinaire enthousiasme de la Libération, l'unité de la Résistance, l'euphorie du retour des Prisonniers, l'idéal de la Jeunesse. Qu'importe la ville détruite, le pays saigné à blanc. Nous les reconstruirons ! Nous brûlons d'une immense ardeur, aucun effort ne nous paraît impossible. Après ces millions de morts, nous aspirons à une paix, une fraternité universelles. Après tant d'années d'égoïsme, de chacun pour soi, un profond besoin de solidarité, d'amitié nous bondit du coeur Après soixante mois de censures, de mensonges une terrible fringale de vérité, de discussions nous jaillit des tripes. Après tant de jours de solitude, de couvre-feu, de laissez-passer, nous ressentons un immense désir de voyager, de rencontrer d'autres jeunes. Après cette interminable période de tensions, de douleurs, de larmes, de difficultés, nous voulons vivre, rire, chanter, aimer !

En conclusion

Ces pages traduisent une époque et mes sentiments anti-nazis d'alors. Mais sans oublier tout ce qui s'est passé il y a cinquante ans, pour qu'il n'y ait plus de guerre, pour que se réalisent nos rêves de Paix Universelle, je suis aujourd'hui très partisan de l'Union Franco-Allemande, pour une intégration rapide de l'Europe des Douze, pour une solidarité active avec les peuples défavorisés et pourquoi pas, un jour, pour l'Europe de l'Atlantique à l'Oural !

Sainte-Foy-lès-Lyon - Mai 1992.

BIBLIOGRAPHIE

Pour mieux comprendre le déroulement du conflit

1) Avant et pendant la Drôle de Guerre en France

AUBOYNEAU Robert, **VERDIER** Jean: *La Gamelle dans le dos*
BONNEFOUSE.: *La Course vers l'Abîme*
DAGORE-BERNADAC: *La Cagoule*
MICHEL Henri: *La Drôle de Guerre*
GAUBUSSEN L. : *10 Erreurs, une Défaite*
ROSSI A. : *Les Communistes Français pendant la Drôle de guerre*

2) Occupation, Résistance et Guerre en France

AMOUROUX Henri : *La vie des Français sous l'Occupation*
ARON Raymond: *Histoire de Vichy*
ARON Raymond: *Histoire de la Libération en France*
AUBRAC Lucie: *Ils partiront dans l'ivresse*
BAUCHE Jacques: *Jean Marie de l'Île de Sein*
BOURDET Claude : *L'Aventure incertaine*
CAILLAUD Paul : *Nantes sous les bombardements*
CARTIER-BRESSON R.: *Deuxième Guerre mondiale*
COLLINS Larry, **LAPIERRE** Dominique: *Paris brûle-t-il ?*
GREY Marina: *Mimizan sur Guerre*
FRENAY Henri: *La nuit finira*
JARDIN Pascal: *La guerre à 9 ans*
De LAUNAY Jacques : *La France de Pétain*
LOTTMAN Herbert: *L'Épuration*
MENDES-FRANCE Pierre: *Liberté, Liberté chérie*
MARTIN DU GARD Maurice: *La Chronique de Vichy*
O. PAXTON Robert: *La France de Vichy*
RENAUDOT F.: *Les Français et l'Occupation*
RENAULT Gilbert: *On m'appelait Rémy*
RUDE Fernand : *La libération de Lyon et sa région*
SCHOENBRUN David: *Soldats du silence*
TOLEDANO Marc: *Le Franciscain de Bourges*
VERCORS: *Le Silence de la Mer*
VERNAY Laurie : *Lyon des restrictions*

3) La Guerre à l'Ouest

ANDRIEUX : *Le ciel et l'enfer*
BONNART Jean: *Le poisson chinois*
CLOSTERMAN Pierre: *Le grand cirque*
COLLIER Richard: *La nuit où Londres brûla*
FORD Herbert: *Le Passeur*
Général de GAULLE Charles: *Mémoires de Guerre*
HILLEL Marc : *Au nom de la race.*
IKOR Roger: *Pour une fois écoute mon enfant*
HURTREL André: *Le Gross Filou*
IRVING David : *La Destruction de Dresde*
JOUHAUD A.: *Prison pour hommes d'État*
LEVI Primo : *si c'est un homme*
PERRET Jacques: *Le Caporal épinglé*
ROVAN Joseph: *Les Contes de Dachau*
VITTORI Jean-Paul : *Eux les S.T.O.*

4) La Guerre à l'Est

Général BOR *Histoire d'une armée secrète*
BORWIEZ : *L'Insurrection du Ghetto (le Varsovie*
CARREL Paul: *Opération Barbarossa*
DEUTCHER Isaac. *Staline*
GOURE Léon: *Le Siège de Leningrad*
PLIVIER Théodor : *Stalingrad*

RITVAS Grigori: *Grégoire'*
SAJER Guy: *Le soldat oublié*
STEIN Georges: *Les Waffen S.S.*
SULERY François: *le Piéton de Stalingrad*
TREPPER Léopold : *Le Grand Jeu*
WOLOWSKI : *Vie Quotidienne à Varsovie sous l'Occupation*
ZAHNER Armand: *Le Soldat honteux*

5) La Guerre dans le Monde

BERGOT Erwan : *L'Afrika Korps*
COOK Kenneth : *50 jours à la Dérive*
DEAKINE Storr: *Le cas Sorge*
GUILLAIN Robert *La Guerre du Japon*
JAMES Jones: *Mourir ou crever*
MAST Charles général : *Alger*
NAGATSUKA Ryuji : *J'étais un Kamikaze*
WERNER H.A. : *18 secondes pour survivre*
BOURDIER Jean : *Les Commandos du Désert*

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-Propos</i>	9
<i>Préface</i>	13
<i>Introduction</i>	15
T. LA DRÔLE DE GUERRE	
Mourir pour Dantzig	17
Aux Armes Citoyens	19
Monotones vies d'enfants en guerre	21
Tommies et soldats en jupes	24
Rien à signaler sur l'ensemble du Front	26
On a été trahi	29
<i>II. SURVIVRE SOUS LA BOTTE</i>	
Nos si corrects ennemis	
Je me noie	38
J'entre la tête haute dans la collaboration	41
Déclarations, restrictions, autorisations, répartition	43
Maréchal, nous voilà !	45
Ivresses et fumée rationnées.	49
L,'«Opération Barberousse»	51
Gendarme à quinze ans	53
La nouvelle Europe pour mille ans	56
«Fusillez cinquante otages»	
Vies militante et familiale	62
Au nom de la Loi	64
Les beaux jours reviendront	67
Ces sangsues voraces	71
Pétain c'est la France et la France c'est Pétain	74
Malheureux chef de famille	76
Le temps des pneus en bois	79
Terribles hivers de guerre	82
Temps sec et restrictions	86
Quand la lecture triomphe	89
On la veut notre bidoche	93
Des rôtis en fibres de bois	99
Je reste plein d'espoir en des jours meilleurs	103
Où les ingénieurs vendent du vin et les clochards boivent gratis	107
Ces communiqués nazis toujours victorieux	110
Les coureurs de fermes	113
Ma passion, le jardin	116
Fils de bagnard !	119
«Bicyclette kaputt»	123
Quand le papier mange le beurre	126
Déporté outre-Rhin	128
Tout manque	130
Les Nazis aux portes de la Perse	134
L'ex-sexe faible	141
Jeunes et sans tonus	144
Laissez-moi délirer en paix	147
Petits vieux à seize ans	150
Mieux vaut santé que richesses	152
Dame Nature reste la plus forte	155
Encore une que les Boches n'auront pas	158
Je marcherai sur les genoux	162
Noël de guerre	164
Difficultés paysannes	169
Les veilleuses deviendront des phares	171
Vive les Russes	175
Le temps des noyaux	178
Bricolage et récupération	182

La grande disette	187
L'obsession : Manger	190
Heureux les affamés	193
La tante d'Amérique	196
«Impôt-métal» et difficiles retrouvailles	200
Quand les vainqueurs sont les vaincus	204
III. SOUS LES BOMBES	
Ce funeste 16 septembre 1943	207
On enterre à tour de bras	211
Les épreuves continuent	214
Le fol exode	217
Tristes réfugiés	219
Advienne que pourra	223
Survivants inconsolables	226
Apprentis sous Vichy	230
Paysan-mécano	232
«Faut ben, faut ben !»	235
Où les S.S. sont nos héros	237
A chacun son boche	240
Mornes veillées	243
Pain noir et charbon rare	246
Curieuse justice	248
Ils reculent, ils recrutent	251
Seul dans la vie	254
Un rêve fou	259
Quand l'heure de travail est payée 10 grammes de beurre	261
Vivre sous les bombes	263
Prélude au débarquement	266
Ils ont débarqué	268
Au bout du rouleau	272
Affolantes bombes à retardement	274
Dangereux boulots	277
Mourants en sursis	280
Les Boches décampent	282
IV. NOS LENDEMAINS QUI CHANTENT	
Enfin, les voilà !	287
Difficile reprise	291
Toujours les mêmes trinquent	293
La guerre est finie !	296
Bibliographie	301
Table des matières	303

Achévé d'imprimer
le 14ème Jour de Janvier 1993
en la Fête de Saint Hilaire
sur les presses de
l'Imprimerie Farré
à Cholet en Anjou